

## TSERPCHIKOPF, LE SANGLANT HYPNOTISEUR

### *1. Tserpchikopf, Le Sanglant Hypnotiseur*

Ce matin d'août 1889, le Sâr Dubnotal, le grand psychagogue, dépouillait son volumineux courrier dans la salle de travail du magnifique "bungalow", ou chalet hindou, qu'il s'était fait construire sur la plage bretonne de Trez-Hir pour lui servir tout ensemble de retraite paisible et de base d'opérations dans la mission de justicier et de redresseur de torts à laquelle il avait résolu de consacrer sa science et ses pouvoirs merveilleux.

Un de ses domestiques exotiques – il avait engagé presque tout son personnel aux Indes – venait de déposer respectueusement sur un guéridon, devant lui, un immense plateau d'argent chargé de télégrammes, de lettres et de journaux.

Assis dans un rocking-chair en un coin de cette vaste pièce somptueusement meublée à l'orientale, qui tenait à la fois du laboratoire des chimistes et du cabinet d'étude des écrivains, mais à laquelle son carrelage en mosaïque, mes murs tapissés de riches soieries et ses fenêtres ogivales donnaient un caractère d'exotique originalité, le Sâr Dubnotal parcourait rapidement cette correspondance venue de tous les pays du monde et rédigée dans vingt langues diverses.

Il s'était d'abord attaqué aux dépêches, lesquelles émanaient des informateurs et émissaires qu'il entretenait à ses frais dans la plupart des grandes villes des deux continents.

Le grand maître de la psychognosie ne négligeait, en effet, aucun moyen d'informations naturelles et voulait être tenu directement au courant de tout ce qui se passait sur cette planète.

La merveilleuse faculté qui lui avait été impartie de découvrir les vérités cachées, de déchiffrer les plus obscures énigmes par la méthode scientifique qu'il avait inventée et dont il restait le maître incontesté et incontestable, ne l'empêchait pas de recourir aux procédés chers aux grands détectives.

Par les relations qu'à l'aide de ses médiums il entretenait avec le monde astral, il pouvait pousser ses enquêtes jusque dans le domaine de l'invisible ; mais il n'était pas homme à abuser de la formidable puissance que Dieu lui avait permis d'acquérir, et il se faisait scrupule d'interroger trop souvent l'au-delà.

A mesure que le Sâr Dubnotal avait pris connaissance d'une des dépêches déposées sur le plateau d'argent, il la passait tout ouverte à un jeune homme qui se tenait debout à ses côtés.

Ce jeune homme, d'une beauté remarquable, vigoureux, quoiqu'élancé, le front haut, les yeux baignés d'une flamme de génie, l'air grave et bon, mais énergique, n'était autre que Rudolph, le disciple préféré du maître.

Rudolph lisait à son tour, prenait note des renseignements intéressants, mettait à part les documents qu'il fallait conserver et jetait le reste dans une bannette d'osier, dont il ne laissait à personne, après la séance, le soin de brûler le contenu.

— Décidément, murmura le grand psychagogue en rompant l'enveloppe du dernier télégramme et en promenant un regard distrait sur la feuille où n'étaient tracées que quelques lignes banales, le courrier ne m'apporte rien aujourd'hui.

« Je n'ai même pas reçu la dépêche que j'attendais de Naïni et que je lui avais bien recommandé de m'envoyer dès son arrivée à Marseille.

— Elle vous arrivera un peu plus tard, Maître, répondit Rudolph. Il n'y a pas encore de temps perdu.

— Peut-être, après tout, dit le Sâr Dubnotal, qui semblait soucieux.

Evidemment quelque chose le tracassait. C'était peu de temps après les événements décrits dans notre premier fascicule et dont nous avons promis de donner la suite au lecteur.

On se rappelle que Naïni, de qui le Sâr Dubnotal attendait des nouvelles, occupait, dans la nombreuse domesticité attachée à sa personne, un poste de confiance. Originaire des bords du Gange,

Naïni avait une taille gigantesque et une force herculéenne. Dans sa jeunesse, il avait été au service d'un rajah despotique et cruel qui le maltraitait odieusement. Aussi en appréciait-il davantage l'infinie bonté et l'esprit de justice du Sâr Dubnotal, à qui il était dévoué comme un épagneul.

Il obéissait ponctuellement, militairement, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, dès qu'il s'agissait d'accomplir la volonté de son maître.

— La mission dont j'ai chargé Naïni est bien difficile, reprit le grand psychagogue ; il n'est pas sûr qu'il puisse la remplir.

— La comtesse de Tréguilly n'a-t-elle pas accepté ce gardien et ne s'en va-t-elle pas de bon gré ? demanda Rudolph.

— Comment se fier à cette femme perverse, mon ami ? Rappelle-toi avec quels diaboliques raffinements de ruse et de cruauté elle a fait mourir son beau-père, le comte Hector, et le comte Jean, son mari, afin de capter une fortune qui, légalement, ne lui revenait qu'en partie.

— Vous croyez, Maître, que c'est uniquement par avidité que cette femme jeune et jolie, mère de deux ravissantes fillettes portant le noble nom des Tréguilly, s'est rendue coupable de ces odieux forfaits ?

Le grand psychagogue haussa imperceptiblement les épaules.

— Ce fut du moins là un des mobiles auxquels elle a obéi, répondit-il. Je n'ai pas besoin de te rappeler ce qui s'est passé ; tu sais l'histoire du manoir hanté de Crec'h-ar-Vran, et tu m'assistais quand j'ai découvert les traces et les preuves irrécusables du crime. Tu as été tenu au courant, depuis, des mesures de réparation que j'ai prises pour remettre le jeune comte Albert de Tréguilly en possession de son héritage, et tu n'ignores pas que j'ai obtenu de la criminelle, en la menaçant de la justice des hommes, de consentir à disparaître le temps que je jugerais convenable et à mener une vie de repentir en un lieu connu de moi seul.

« Tu pas pu comprendre également que la cupidité de la fille de l'horloger, devenue comtesse de Tréguilly, n'était pas la seule cause à laquelle il fallait imputer ses actions scélérates.

Azilis de Tréguilly avait fait la connaissance d'un prétendu boyard russe, le prince Tserpchikopf ; et elle voulait être veuve, pour être libre de l'épouser.<sup>1</sup>

— C'est peut-être cet énigmatique personnage qui l'a poussée au crime, Maître.

— Je ne suis pas loin de le croire, dit le grand psychagogue avec un éclair de courroux dans les yeux. Et maintenant que la comtesse est soustraite à son influence, mon premier soin sera de tirer au clair cette nouvelle énigme.

« Quel est ce Tserpchikopf ?

« Quelle était son intention profonde en se faisant aimer d'Azilis et en l'incitant à se défaire de son mari ?

« L'aimait-il réellement lui-même, ou était-ce de la fortune des Tréguilly qu'il était amoureux ?

« Bref, est-ce à un homme égaré par la passion que nous avons affaire, ou à un malfaiteur vulgaire, à un dangereux chevalier d'industrie, dont Azilis elle-même aurait fini par être la victime, après lui avoir servi d'instrument ?

« C'est ce qu'il nous importe de savoir, Rudolph, et c'est de quoi employer pendant quelque temps notre activité.

« Je n'en suis pas moins inquiet de ne pas recevoir le télégramme que Naïni doit m'envoyer de Marseille, avant de prendre le paquebot avec la comtesse. Tant que celle-ci n'aura pas quitté la France, les machinations de ce Tserpchikopf sont à redouter comme les crocs d'un fauve à qui on arrache sa proie.

— Vraiment, Maître, vous avez raison, fit Rudolph au bout de quelques instants de réflexion. Ce silence de Naïni est inexplicable, et je crains maintenant qu'il ne lui soit arrivé malheur.

— Je le crains aussi, dit le grand psychagogue en se levant de son rocking-chair et en faisant les cent pas dans la pièce.

— Vos informateurs, Maître, n'ont donc pas tenté de trouver le domicile du prétendu prince russe ?

---

<sup>1</sup> Voir *Le Manoir Hanté de Crec'h ar Vran* dans l'Anthologie du même titre de François Ducos, Terre de Brume, collection. *Terres Fantastiques*, octobre 2008.

Ils auraient pu le filer et l'empêcher de rejoindre Azilis ?

— C'est ce qu'ils ont dû faire, d'après mes instructions, dit le Sâr Dubnotal. Je les ai mis tous trois en campagne, et j'attends impatiemment leur retour ici.

Par une curieuse coïncidence, le grand psychagogue achevait à peine de parler qu'on frappa à la porte et qu'Otto, Frank et Fréjus, les trois agents de recherches, se présentèrent pour rendre compte au maître du résultat de leurs investigations.

— Eh bien, mes amis ? leur demanda-t-il vivement. Avez-vous découvert le domicile de Tserpchikopf ?

— Oui, Maître, répondit Fréjus, un petit Français vif et déluré. Nous n'avons pas eu de mal à nous procurer ce renseignement près de la concierge de la comtesse. Le prince Tserpchikopf occupait à Paris, boulevard Voltaire, un appartement meublé.

— Occupait, dis-tu ? Ah çà ! a-t-il déménagé ?

— Voilà précisément le hic, Maître, répondit Fréjus. Quand nous nous sommes présentés boulevard Voltaire pour demander le prince et lui dire deux mots en particulier, pfuitt ! l'oiseau n'était plus dans la volière.

— Ses concierges ?...

— N'ont rien pu nous dire, Maître.

— Pu, ou voulu ?

— Oh ! leur bonne volonté n'était pas en cause, intervint vivement Frank, un Anglais athlétique, ex-détective de Scotland Yard. Ils n'auraient pas demandé mieux que de nous renseigner, s'ils avaient pu, car il paraît que Tserpchikopf a déménagé à la cloche de bois, sans régler plusieurs termes !

— Oui, dit l'Allemand Otto. Les braves gens s'étaient laissé prendre aux grands airs du quidam, et ils s'en repentent aujourd'hui. Tserpchikopf s'est comporté avec eux comme le vulgaire filou qu'il doit être.

— Et vous n'avez pas réussi à retrouver sa piste ? s'enquit le Sâr Dubnotal d'un air à la fois ironique et soucieux.

Les trois agents baissèrent la tête. Si fins qu'ils fussent, ils rentraient bredouilles à Trez-Hir. Les recherches les plus actives pour dénicher le soi-disant boyard n'avaient abouti à rien.

Tserpchikopf était demeuré introuvable.

Avait-il quitté Paris ?

C'était probable ; mais n'ayant pas reçu l'ordre de pousser plus loin que cette ville, les informateurs avaient cru devoir venir rendre compte de l'inutilité de leur enquête et demander de nouvelles instructions.

— Il y a trois jours que Naïni et la comtesse se sont mis en route, murmura le Sâr Dubnotal. C'est aujourd'hui jeudi et ils ont dû arriver à Marseille mardi soir. La dépêche me serait donc parvenue depuis longtemps, si quelque accident n'était survenu.

« Quand Tserpchikopf a-t-il quitté le boulevard Voltaire ? interrogea-t-il, en s'adressant à ses informateurs.

— Il y a trois jours aussi, répondit Fréjus, lundi dernier. Il paraît que ce jour-là, vers six heures du soir, Tserpchikopf a reçu la visite d'un individu, et c'est alors qu'il s'est arrangé pour rassembler ses effets, boucler ses malles et décamper à la barbe même des concierges.

Rudolph ne put réprimer un geste de dépit.

— Pourquoi l'ont-ils laissé faire ? demanda-t-il.

— Oh ! ils n'y ont vu que du feu, répondit Frank. Tserpchikopf a l'air d'avoir plus d'un tour dans son sac et n'a guère été embarrassé pour tromper leur vigilance. Il a envoyé l'homme en courses et est resté à causer avec la femme, dans la loge, tandis que son domestique et l'individu dont Fréjus vient de vous parler enlevaient rapidement ses bagages.

— Et la concierge n'a pas remarqué ce manège ? Ces allées et venues avec des colis, elle ne s'en est pas aperçue ? dit le grand psychagogue, étonné.

— Oui et non, Maître.

« Non, d'abord, car Tserpchikopf absorbait toute son attention par ses discours. Il lui racontait que

son intendant en Russie lui annonçait l'envoi du revenu de ses propriétés et il la pria de préparer ses quittances. Cependant l'un des deux déménageurs ayant laissé tomber une caisse dans l'escalier, elle voulut se rendre compte de la cause du bruit et sortir de la loge...

— Tserpchikopf s'y est opposé ?

— La brave femme n'a pas dit cela, Maître, précisa Otto. Le fait est que, comme elle se dirigeait vers la porte, elle fut prise d'une sorte d'éblouissement qui la fit choir sur le parquet sans connaissance.

« Lorsqu'elle revint à elle, jugez de sa surprise en constatant que son locataire avait disparu !

— C'est alors que ses soupçons commencèrent à s'éveiller, reprit Fréjus. Elle n'avait jamais été de sa vie sujette à cette espèce de syncope, qui venait de la prendre si subitement, et elle pensa que Tserpchikopf lui avait joué quelque mauvais tour.

« Elle se rappelait qu'au moment où elle allait sortir, le Russe l'avait regardée étrangement. "Les yeux du prince brillaient comme des braises", nous disait-elle ; et elle ne put en supporter le sauvage éclat.

— Voilà un renseignement de la plus haute importance, dit le grand psychagogue à Rudolph. Ce détail m'ouvre des horizons que je n'envisageais certes pas. Continue ton rapport, Fréjus, ajouta-t-il.

Le Français, intrigué par la réflexion de son maître, reprit vivement :

— Au retour de son mari, la concierge le mit au courant de son aventure, en lui affirmant que Tserpchikopf l'avait ensorcelée et avait mis à profit l'évanouissement prolongé provoqué par lui pour filer à l'anglaise.

« Le concierge crut d'abord que sa femme divaguait ; mais, étant monté chez le boyard pour lui remettre les divers objets que celui-ci l'avait envoyé acheter, il constata que l'appartement était vide et reconnut que sa digne épouse n'avait pas été le jouet d'une hallucination.

« Le désordre qui régnait dans les pièces lui ôta toute espèce de doute à cet égard.

— Sa femme n'a-t-elle pas éprouvé depuis lors des troubles visuels et auditifs ? interrogea le Sâr Dubnotal.

— Oui, Maître, fit Otto, et elle est bien convaincue qu'on l'a ensorcelée, comme dit l'ami Fréjus. Elle voit toujours luire devant elle les prunelles phosphorescentes du Slave, et elle en a perdu le boire et le manger.

Le grand psychagogue cessa d'arpenter la pièce.

— Cette femme ne se trompe qu'à moitié, dit-il gravement. Tserpchikopf ne l'a pas ensorcelée, mais, ou je me trompe fort, il l'a hypnotisée.

— Hypnotisée ? s'écrièrent les informateurs.

— Oui, mes enfants. Hypnotisée par son seul regard, ce qui indique une puissance magnétique peu commune chez cet homme, en qui nous aurons peut-être un adversaire redoutable.

— Il est de plus en plus vraisemblable que Naïni a eu maille à partir avec lui, remarqua Rudolph.

— Je le crois, dit froidement le Sâr Dubnotal. Le départ précipité de Tserpchikopf a suivi de près celui de la comtesse et de l'Hindou. L'individu venu chez le prince lui apportait sans doute la nouvelle de la capture d'Azilis, et il se sera mis tout de suite en route pour porter secours à sa complice.

« En ce cas, mes enfants, Naïni a eu affaire à forte partie, et son silence, s'il cesse de me surprendre, m'inquiète davantage. Sa force physique n'a pu lui être d'aucun secours contre un hypnotiseur.

— A moins qu'il ne soit réfractaire aux effluves magnétiques, dit Rudolph.

— C'est juste, et ton observation me rassure un peu, mon ami, car Naïni, j'en ai fait l'expérience, n'est pas facile à hypnotiser.

« Mais Frank l'a dit, Tserpchikopf doit avoir plus d'un tour dans son sac, et l'Hindou, malgré sa prudence et son zèle, a bien pu s'y laisser prendre.

Le Sâr Dubnotal congédia ses informateurs en les priant de lui envoyer l'Italienne Annunciata Gianetti, un de ses médiums, et il dit à son disciple :

— Rudolph, tu sais combien j'hésite à employer, pour me renseigner, des moyens que le vulgaire appellerait surnaturels ; cette fois-ci, cependant, je vais y recourir, puisque les autres procédés ne m'ont servi de rien.

« Que sont devenus Azilis et Naïni ?

« Je tiens à le savoir, et le temps que je perdrais à me rendre à Marseille pour ouvrir une enquête sur place, je vais l'utiliser immédiatement ici même.

— Que comptez-vous donc faire, Maître ? demanda le disciple.

Devenu singulièrement grave, le Sâr Dubnotal répondit :

— Je compte, Rudolph, consulter à travers l'espace mon ami Ranijesti, et j'espère dissiper, grâce à lui, le mystère qui plane sur le voyage d'Azilis et de mon serviteur hindou.